

Audiences du pape François sur la prière du *Notre Père*

Mercredi 5 décembre 2018

Nous commençons aujourd'hui un cycle de catéchèses sur le «Notre Père».

Les Evangiles nous ont transmis des descriptions très vivantes de Jésus comme *homme de prière*: Jésus priait. Malgré l'urgence de sa mission et la demande pressante de tant de personnes qui le réclamaient, Jésus ressent le besoin de se retirer dans la solitude et de prier. L'Evangile de Marc nous raconte ce détail dès la première page du ministère public de Jésus (cf. 1, 35). La journée inaugurale de Jésus à Capharnaüm s'était conclue de manière triomphale. Le jour tombé, des foules de malades arrivent à la porte où Jésus demeure: le Messie prêche et guérit. Les antiques prophéties et les attentes de tant de personnes qui souffrent se réalisent: Jésus est le Dieu proche, le Dieu qui nous libère. Mais cette foule est encore petite si on la compare à tant d'autres foules qui se rassembleront autour du prophète de Nazareth; à certains moments, il s'agit d'assemblées immenses et Jésus est au centre de tout, l'attendu des nations, le résultat de l'espérance d'Israël.

Pourtant Il se dégage; il ne devient pas l'otage des attentes de ceux qui l'ont désormais élu comme *guide*. Ce qui est un danger pour les guides: trop s'attacher aux gens, ne pas prendre ses distances. Jésus s'en aperçoit et ne finit pas en otage des gens. Dès la première nuit à Capharnaüm, il démontre qu'il est un Messie original. Pendant la dernière partie de la nuit, quand désormais l'aube s'annonce, les disciples le cherchent encore, mais ils ne réussissent pas à le trouver. Où est-il? Jusqu'à ce que Pierre le retrouve finalement recueilli en prière. Et il dit: «Tous te cherchent!» (Mc 1, 37). L'exclamation semble être la clause accompagnant le succès d'un plébiscite, la preuve de la bonne réussite d'une mission.

Mais Jésus dit aux siens qu'il doit aller ailleurs; que ce n'est pas les gens qui Le cherchent, mais tout d'abord Lui qui cherche les autres. C'est pourquoi il ne doit pas planter de racine, mais rester sans cesse en pèlerinage sur les routes de Galilée (vv. 38-39). Et également être pèlerin vers le Père, c'est-à-dire: en priant. En chemin de prière. Jésus prie. Et tout arrive pendant une nuit de prière.

Dans certaines pages de l'Ecriture, il semble tout d'abord que la prière de Jésus, son intimité avec le Père, commande tout. Ce sera en particulier le cas, par exemple, pendant la nuit du Gethsémani. La dernière partie du chemin de Jésus (la plus difficile en absolu parmi celles qu'il a accomplies jusqu'à présent) semble trouver son sens dans l'écoute incessante que Jésus prête au Père. Une prière qui n'est certainement pas facile, et même une véritable «agonie», au sens de compétition [ndlr: *agonismo* en italien] des athlètes, mais pourtant, une prière capable de soutenir le chemin de la croix.

Voilà le point essentiel: là, *Jésus priait*.

Jésus priait avec intensité dans les moments publics, en partageant la liturgie de son peuple, mais il cherchait également des lieux recueillis, séparés du tumulte du monde, des lieux qui lui permettent de descendre dans le secret de son âme: il est le prophète qui connaît les pierres du désert et qui s'élève sur les hauteurs des monts. Les dernières paroles de Jésus, avant d'expirer sur la croix, sont des paroles des psaumes, c'est-à-dire de la prière, de la prière des juifs: il priait avec les prières que sa mère lui avait enseignées.

Jésus priait comme prie chaque homme dans le monde. Pourtant, dans sa manière de prier était également contenu un mystère, quelque chose qui n'a certainement pas échappé aux yeux de ses disciples, si dans les Evangiles nous trouvons cette supplique aussi simple et immédiate: «*Seigneur, apprends-nous à prier*» (Lc 11, 1). Ils voyaient Jésus prier et ils avaient envie d'apprendre à prier: «*Seigneur, apprends-nous à prier*». Et Jésus ne refuse pas, il n'est pas jaloux de son intimité avec le Père, mais il est venu précisément pour nous introduire dans cette relation avec le Père. Et ainsi, il devient maître de prière de ses disciples, comme il veut certainement l'être pour nous tous. Nous aussi devrions dire: «*Seigneur, apprends-moi à prier. Apprends-moi*».

Même si nous prions peut-être depuis des années, nous devons toujours apprendre! L'oraison de l'homme, cette aspiration qui naît de manière si naturelle dans son âme, est peut-être l'un des mystères les plus impénétrables de l'univers. Et nous ne savons même pas si les prières que nous adressons à Dieu sont effectivement celles qu'Il veut que nous lui adressions. La Bible nous donne également l'exemple de prières inopportunes, qui à la fin sont repoussées par Dieu: il suffit de rappeler la parabole du pharisien et du publicain. Seul ce dernier, le publicain, revient chez lui du temple en étant justifié, parce que le pharisien était orgueilleux et il aimait que les gens le voient prier et faisait semblant de prier et son cœur était froid. Et Jésus dit: celui-ci n'est pas justifié «*car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé*» (Lc 18, 14). Le premier pas pour prier est d'être humble, d'aller au Père et de dire: «*Regarde-moi, je suis pécheur, je suis faible, je suis mauvais*», chacun sait ce qu'il doit dire. Mais il faut toujours commencer avec humilité et le Seigneur écoute. La prière humble est écoutée par le Seigneur.

C'est pourquoi, en commençant ce cycle de catéchèses sur la prière de Jésus, la chose la plus belle et la plus juste que nous devons faire est répéter l'invocation des disciples: «*Maître, enseigne-nous à prier!*». Il sera beau, en ce temps de l'Avent, de le répéter: «*Seigneur, enseigne-moi à prier*». Nous pouvons tous aller un peu au-delà et mieux prier; mais il faut le demander au Seigneur: «*Seigneur, apprends-moi à prier*». Faisons cela, en ce temps de l'Avent, et Il ne laissera certainement pas tomber notre invocation dans le vide.

Mercredi 12 décembre 2018

Nous poursuivons le chemin de catéchèses sur le «*Notre Père*», commencé la semaine dernière. Jésus place sur les lèvres de ses disciples une prière brève, audacieuse, faite de sept requêtes — un chiffre qui dans la Bible, n'est pas fortuit, mais indique la plénitude. Je dis audacieux parce que, si le Christ ne l'avait pas suggéré, probablement aucun de nous — et même aucun des théologiens les plus célèbres — n'oserait prier Dieu de cette manière.

En effet, Jésus invite ses disciples à s'approcher de Dieu et à lui adresser avec confiance certaines requêtes: tout d'abord à son sujet, puis à notre sujet. Il n'y a pas de préambule dans le «*Notre Père*». Jésus n'enseigne pas de formules pour «*s'attirer les bonnes grâces*» du Seigneur, au contraire, il invite à le prier en faisant tomber les barrières de la sujétion et de la peur. Il ne dit pas de s'adresser à Dieu en l'appelant «*Tout-puissant*», «*Très Haut*», «*Toi qui es si distant de nous, moi qui suis misérable*»: non, il ne dit pas cela, mais simplement «*Père*», en toute simplicité, comme les enfants s'adressent à leur père. Et ce terme «*Père*» exprime la familiarité et la confiance filiale.

La prière du «*Notre Père*» puise ses racines dans la réalité concrète de l'homme. Par exemple, elle fait demander le pain, le pain quotidien: une requête simple, mais essentielle, qui dit que

la foi n'est pas une question «décorative», détachée de la vie, qui intervient uniquement quand tous les autres besoins ont été satisfaits. La prière commence plutôt avec la vie elle-même. La prière — nous enseigne Jésus — ne commence pas dans l'existence humaine après que l'estomac a été rempli: au contraire, elle est présente partout où il y a un homme, n'importe quel homme qui a faim, qui pleure, qui lutte, qui souffre et qui se demande «pourquoi». Notre première prière, dans un certain sens, a été le vagissement qui a accompagné le premier souffle. Dans ces pleurs de nouveau-né s'annonçait le destin de toute notre vie: notre faim constante, notre soif constante, notre quête de bonheur.

Jésus, dans la prière, ne veut pas éteindre l'humain, il ne veut pas l'anesthésier. Il ne veut pas que nous modérions les questions et les requêtes en apprenant à tout supporter. Il veut en revanche que toute souffrance, toute inquiétude, s'élançe vers le ciel et devienne dialogue.

Avoir la foi, disait une personne, est une habitude au cri.

Nous devrions être tous comme le Bartimée de l'Évangile (cf. Mc 10, 46-52) — rappelons ce passage de l'Évangile, Bartimée, le fils de Timée —, cet homme aveugle qui mendiait à la porte de Jéricho. Autour de lui, il y avait beaucoup de braves gens qui lui imposaient de se taire: «Mais tais-toi! Le Seigneur passe. Tais-toi. Ne dérange pas. Le Maître a tant à faire; ne le dérange pas. Tu déranges avec tes cris. Ne dérange pas». Mais lui n'écoutait pas ces conseils: avec une sainte insistance, il voulait que sa misérable condition puisse enfin rencontrer Jésus. Et il criait plus fort! Et les gens bien élevés: «Mais, non, c'est le Maître, s'il te plaît! Tu fais honte!». Et lui criait parce qu'il voulait voir, il voulait être guéri: «Jésus, Jésus, aie pitié de moi!» (v. 47). Jésus lui redonne la vue et lui dit: «Ta foi t'a sauvé» (v. 52), comme pour expliquer que ce qui a été décisif pour sa guérison a été cette prière, *cette invocation criée avec foi*, plus forte que le «bon sens» de tant de personnes qui voulaient le faire taire. La prière non seulement précède le salut, mais en quelque sorte la contient déjà, parce qu'elle libère du désespoir de celui qui ne croit pas à une voie d'issue à tant de situations insupportables.

Bien sûr, les croyants peuvent également ressentir le besoin de louer Dieu. Les Évangiles nous rapportent l'exclamation de joie qui jaillit du cœur de Jésus, plein d'émerveillement reconnaissant au Père (cf Mt 11, 25-27). Les premiers chrétiens ont même ressenti l'exigence d'ajouter au texte du «Notre Père» une doxologie: «Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire pour les siècles» (*Didaché*, 8, 2).

Mais aucun de nous n'est tenu d'embrasser la théorie que certains ont avancée par le passé, à savoir que la prière de demande est une forme affaiblie de la foi, tandis que la prière la plus authentique serait la louange pure, celle qui cherche Dieu sans le poids d'aucune requête. Non, cela n'est pas vrai. La prière de demande est authentique, elle est spontanée, c'est un acte de foi en Dieu qui est le Père, qui est bon, qui est tout-puissant. C'est un acte de foi en moi, qui suis petit, pécheur, dans le besoin. C'est pourquoi la prière, pour demander quelque chose, est très noble. Dieu est le Père qui a une immense compassion pour nous, et veut que ses enfants lui parlent sans peur, directement, en l'appelant «Père»; ou dans les difficultés en disant: «Mais Seigneur, que m'as-tu fait?». C'est pourquoi nous pouvons tout lui raconter, même les choses qui dans notre vie, demeurent déformées et incompréhensibles. Et il nous a promis qu'il aurait été pour toujours avec nous, jusqu'au dernier des jours que nous passerons sur cette terre. Prions Notre Père, en commençant ainsi, simplement: «Père» ou «papa». Et lui nous comprend et nous aime beaucoup.

Mercredi 2 janvier 2019

Frères et sœurs, nous poursuivons notre catéchèse sur le Notre-Père. Cette prière se situe, dans l'Évangile de Matthieu, au centre du discours sur la montagne, un discours qui concentre les aspects les plus importants de l'enseignement de Jésus et qui commence par les Béatitudes. La Loi n'est pas abolie mais doit être réinterprétée dans son sens originaire : nous sommes appelés à être des *Fils du Père qui est aux cieux*. Le chrétien sait qu'il est un pécheur, mais il se tient devant Dieu qui demande à ses enfants de l'invoquer sous le nom de Père, de se laisser renouveler par sa puissance et de refléter dans le monde un rayon de sa bonté. La prière chrétienne n'est pas celle de l'hypocrite qui cherche à se faire voir des hommes. Elle n'a pour seul témoin que sa propre conscience où se noue un dialogue continuuel avec le Père. Elle n'est pas non plus la prière du païen qui cherche à capter la bienveillance de la divinité par un flot de louanges ou de sacrifices. Il suffit de se mettre sous son regard, et le Père sait ce dont nous avons besoin, avant même qu'on le lui demande.

Mercredi 9 janvier 2019

Les catéchèses d'aujourd'hui font référence à l'Évangile de Luc. En effet, c'est surtout cet Évangile, dès les récits de l'enfance, qui décrit la figure du Christ dans une atmosphère riche de prière. Il contient les trois hymnes qui rythment chaque jour la prière de l'Église: le *Benedictus*, le *Magnificat* et le *Nunc dimittis*.

Et dans cette catéchèse sur le *Notre Père*, nous allons de l'avant, nous voyons Jésus comme *orant*. Jésus prie. Dans le récit de Luc, par exemple, l'épisode de la transfiguration jaillit d'un moment de prière. «Et il advint, comme il pria, que l'aspect de son visage devint autre, et son vêtement, d'une blancheur fulgurante» (9, 29). Mais chaque étape de la vie de Jésus est comme mue par le souffle de l'Esprit qui le guide dans toutes ses actions. Jésus prie lors du baptême au Jourdain, dialogue avec le Père avant de prendre les décisions les plus importantes, se retire souvent dans la solitude pour prier, intercède pour Pierre qui d'ici peu, le reniera. Il dit: «Simon, Simon, voici que satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment; mais moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas» (Lc 22, 31-32). Cela reconforte: savoir que Jésus prie pour nous, pour chacun de nous afin que notre foi ne défaille pas. Et cela est vrai. «Mais, père, le fait-il encore?». Il le fait encore, devant le Père. Jésus prie pour moi. Chacun de nous peut le dire. Et nous pouvons aussi dire à Jésus: «Tu pries pour moi, continue de prier, parce que j'en ai besoin». Comme cela: courageux.

Même la mort du Messie est plongée dans un climat de prière, au point que les heures de la passion apparaissent marquées par un calme surprenant: Jésus console les femmes, prie pour ceux qui l'ont crucifié, promet le paradis au bon larron, et expire en disant: «Père, en tes mains je remets mon esprit» (Lc 23, 46). La prière de Jésus semble atténuer les émotions les plus violentes, les désirs de vengeance et de revanche, réconcilie l'homme avec son ennemie acharnée, réconcilie l'homme avec cette ennemie, qui est la mort.

C'est toujours dans l'Évangile de Luc que nous trouvons la requête, exprimée par l'un des disciples, de pouvoir être éduqués par Jésus lui-même à la prière. Et il dit: «Seigneur, apprends-nous à prier» (Lc 11, 1). Ils le voyaient prier. «Apprends-nous — pouvons-nous dire

nous aussi au Seigneur — Seigneur, tu pries pour moi, je le sais, mais apprends-moi à prier, afin que moi aussi, je puisse prier».

De cette requête — «Seigneur, apprends-nous à prier» — naît un enseignement assez étendu, à travers lequel Jésus explique aux siens avec quelles paroles et avec quels sentiments ils doivent s'adresser à Dieu.

La première partie de cet enseignement est précisément le *Notre Père*. Priez ainsi: «Notre Père qui es aux cieux». «Père»: ce mot si beau à dire. Nous pouvons demeurer tout le temps de la prière avec ce mot uniquement: «Père». Et sentir que nous avons un père: pas un maître, ni un beau-père. Non: un père.

Dans cet enseignement que Jésus donne à ses disciples, il est intéressant de s'arrêter sur certaines instructions qui entourent le texte de la prière. Pour nous donner confiance, Jésus explique certaines choses. Celles-ci insistent sur les *comportements* du croyant qui prie. Par exemple, il y a la parabole de l'ami importun, qui va déranger toute une famille qui dort parce qu'une personne est arrivée à l'improviste d'un voyage et il n'a pas de pain à lui offrir. Que dit Jésus à celui-ci qui frappe à la porte, et réveille son ami? «Je vous le dis — explique Jésus — même s'il ne se lève pas pour les lui donner en qualité d'ami, il se lèvera du moins à cause de son impudence et lui donnera tout ce dont il a besoin» (Lc 11, 8). A travers cela, il veut nous enseigner à prier et à insister dans la prière. Et immédiatement après, il donne l'exemple d'un père qui a un fils qui a faim. Vous tous, pères et grands-pères, qui êtes ici, quand votre fils ou votre petit-fils demande quelque chose, a faim, et demande, et demande encore, puis pleure, crie, il a faim: «Quel est d'entre vous le père auquel son fils demandera un poisson, et qui à la place du poisson lui remettra un serpent?» (v. 11). Et vous avez tous fait l'expérience quand le fils demande, vous donnez à manger ce qu'il demande, pour son bien.

Avec ces paroles, Jésus fait comprendre que Dieu répond toujours, qu'aucune prière ne restera sans être écoutée, pourquoi? Parce qu'Il est Père, et il n'oublie pas ses enfants qui souffrent.

Certes, ces affirmations nous remettent en question, parce qu'un grand nombre de nos prières semblent n'obtenir aucun résultat. Combien de fois avons-nous demandé et pas obtenu, — nous en avons tous fait l'expérience — combien de fois avons-nous frappé et trouvé une porte fermée? Jésus nous recommande, dans ces moments, *d'insister et de ne pas nous avouer vaincus*. La prière transforme toujours la réalité, toujours. Si les choses ne changent pas autour de nous, au moins nous, nous changeons, et notre cœur change. Jésus a promis le don de l'Esprit Saint à chaque homme et à chaque femme qui prie.

Nous pouvons être certains que *Dieu répondra*. L'unique incertitude est due aux temps, mais ne doutons pas qu'il répondra. Peut-être nous faudra-t-il insister toute la vie, mais il répondra. Il nous l'a promis: Il n'est pas comme un père qui donne un serpent à la place d'un poisson. Il n'y a rien de plus certain: le désir de bonheur que nous portons tous dans le cœur se réalisera un jour. Jésus dit: «Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit?» (Lc 18, 7). Oui, il fera justice, il nous écoutera. Quel jour de gloire et de résurrection ce sera alors! Prier est dès à présent la victoire sur la solitude et sur le désespoir. Prier. La prière change la réalité, ne l'oublions pas. Ou bien elle change les choses, ou bien elle change notre cœur, mais elle change toujours. Prier est dès à présent la victoire sur la solitude et sur le désespoir. C'est comme voir chaque fragment de la création qui bouillonne dans la torpeur d'une histoire dont parfois, nous ne comprenons pas la cause. Mais elle est en mouvement, elle est en chemin, et à la fin de chaque route, qu'y a-t-il à la fin de notre route? A la fin de la prière, à la fin d'un

temps au cours duquel nous prions, à la fin de la vie, qu'y a-t-il? Il y a un Père qui attend tout et qui attend tous les bras grands ouverts. Regardons ce Père.

Mercredi 16 janvier 2019

En poursuivant les catéchèses sur le «Notre Père», nous partons aujourd'hui de l'observation que, dans le Nouveau Testament, la prière semble vouloir arriver à l'essentiel, jusqu'à se concentrer en un seul mot: *Abba*, Père.

Nous avons écouté ce qu'écrit saint Paul dans la Lettre aux Romains: «Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrire: *Abba!* Père!» (8, 15). Et l'apôtre dit aux Galates: «Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie: *Abba*, Père!» (Ga 4, 6). A deux reprises revient la même invocation, dans laquelle se condense toute la nouveauté de l'Évangile. Après avoir connu Jésus et écouté sa prédication, le chrétien ne considère plus Dieu comme un tyran à craindre, il n'en a plus peur mais il sent s'épanouir dans son cœur la confiance en Lui: il peut parler avec le Créateur en l'appelant «Père». L'expression est tellement importante pour les chrétiens qu'elle a souvent été conservée intacte sous sa forme originelle: «*Abba*».

Il est rare que dans le Nouveau Testament les expressions araméennes ne soient pas traduites en grec. Nous devons imaginer que dans ces mots araméens, la voix de Jésus lui-même est restée comme «enregistrée»: on a respecté la langue de Jésus. Dans le premier mot du «Notre Père», nous trouvons immédiatement la nouveauté radicale de la prière chrétienne.

Il ne s'agit pas seulement d'utiliser un symbole — dans ce cas, la figure du père — à lier au mystère de Dieu; il s'agit en revanche d'avoir, pour ainsi dire, tout le monde de Jésus déversé dans son propre cœur. Si nous effectuons cette opération, nous pouvons prier avec vérité le «Notre Père». Dire «*Abba*» est quelque chose de beaucoup plus intime, plus émouvant que d'appeler simplement Dieu «Père». Voilà pourquoi certains ont proposé de traduire ce mot araméen originel «*Abba*» par «Papa» ou «petit Papa». Au lieu de dire «Notre Père», dire «Papa, petit Papa». Nous continuons à dire «Notre Père», mais avec notre cœur nous sommes invités à dire «Papa», à avoir un rapport avec Dieu comme celui d'un enfant avec son père, qui dit «papa» et qui dit «petit Papa». En effet, ces expressions évoquent l'affection, évoquent la chaleur, quelque chose qui nous projette dans le contexte de l'âge de l'enfance: l'image d'un enfant complètement enveloppé par les bras d'un père qui éprouve une tendresse infinie pour lui. C'est pour cela, chers frères et sœurs, que pour bien prier, il faut arriver à avoir un cœur d'enfant. Pas un cœur emplis de suffisance: ainsi on ne peut pas bien prier. Comme un enfant dans les bras de son père, de son papa, de son petit papa.

Mais ce sont certainement les Évangiles qui nous introduisent le mieux dans le sens de ce mot. Que signifie pour Jésus ce mot? Le «Notre Père» prend sens et couleur si nous apprenons à le réciter après avoir lu, par exemple, la parabole du père miséricordieux, dans le chapitre 15 de Luc (cf. Lc 15, 11-32). Imaginons cette prière prononcée par le fils prodigue, après avoir fait l'expérience de l'étreinte de son père qui l'avait longuement attendu, un père qui ne se rappelle pas les paroles offensives qu'il lui avait adressées, un père qui, à présent, lui fait simplement comprendre combien il lui a manqué. Nous découvrons alors comment ces paroles prennent vie, prennent force. Et nous nous demandons: est-il possible que Toi, ô Dieu, tu connaisses seulement l'amour? Tu ne connais pas la haine? Non — répondrait Dieu — je

connais seulement l'amour. Où est en Toi la vengeance, la prétention de justice, la colère pour ton honneur blessé? Et Dieu répondrait: Je connais seulement l'amour.

Le père de cette parabole a dans ses manières de faire quelque chose qui rappelle beaucoup l'âme d'une *mère*. Ce sont surtout les mères qui excusent leurs enfants, qui les couvrent, qui n'interrompent pas l'empathie à leur égard, qui continuent à aimer, même quand ceux-ci ne mériteraient plus rien.

Il suffit seulement d'évoquer cette expression — *Abba* — pour que se développe une prière chrétienne. Et saint Paul, dans ses lettres, suit cette même route, et il ne pourrait en être autrement, parce que c'est la route enseignée par Jésus: dans cette invocation, il y a une force qui attire tout le reste de la prière.

Dieu te cherche, même si tu ne le cherches pas. Dieu t'aime, même si tu l'as oublié. Dieu aperçoit en toi une beauté, même si tu penses avoir gaspillé inutilement tous tes talents. Dieu n'est pas seulement un père, il est comme une mère qui ne cesse jamais d'aimer sa créature. D'autre part, il y a une «gestation» qui dure pour toujours, bien au-delà des neuf mois de celle physique; c'est une gestation qui engendre un circuit infini d'amour.

Pour un chrétien, prier est simplement dire «*Abba*», dire «Papa», dire «petit Papa», dire «Père» mais avec la confiance d'un enfant.

Il se peut qu'il nous arrive également de marcher sur des sentiers éloignés de Dieu, comme cela est arrivé au fils prodigue; ou bien de tomber dans une solitude qui fait que nous nous sentons abandonnés dans le monde; ou, encore, de nous tromper et d'être paralysés par un sentiment de culpabilité. Dans ces moments difficiles, nous pouvons encore trouver la force de prier, en recommençant par le mot «Père», mais dit avec le sens tendre d'un enfant: «*Abba*», «Papa». Il ne nous cachera pas son visage. Rappelez-vous bien cela: peut-être quelqu'un a-t-il en lui de vilaines choses, des choses qu'il ne sait pas comment résoudre, tant d'amertume pour avoir fait cela et encore cela... Il ne cachera pas son visage. Il ne se fermera pas dans le silence. Tu lui dis «Père» et il te répondra. Tu as un père. «Oui, mais je suis un voyou...». Mais tu as un père qui t'aime! Dis-lui «Père», commence à prier ainsi, et dans le silence il nous dira qu'il ne nous a jamais perdus de vue. «Mais, Père, j'ai fait cela...» — «Je ne t'ai jamais perdu de vue, j'ai tout vu. Mais je suis toujours resté là, près de toi, fidèle à mon amour pour toi». Cela sera la réponse. N'oubliez jamais de dire «Père». Merci.

Mercredi 13 février 2019

Nous continuons notre parcours pour apprendre toujours mieux à prier comme Jésus nous l'a enseigné. Nous devons prier comme Il nous a enseigné à le faire.

Il a dit: quand tu pries, entre dans le silence de ta chambre, retire-toi du monde et adresse-toi à Dieu en l'appelant «Père!». Jésus veut que ses disciples ne soient pas comme les hypocrites qui prient en se tenant droits debout sur les places pour être admirés des gens (cf. Mt 6, 5). Jésus ne veut pas d'hypocrisie. La véritable prière est celle qui s'accomplit dans le secret de la conscience, du cœur: insondable, visible uniquement à Dieu. Dieu et moi. Celle-ci a horreur du mensonge: avec Dieu il est impossible de feindre. C'est impossible, devant Dieu, il n'y a aucun subterfuge qui tienne, Dieu nous connaît ainsi, nus dans notre conscience, et on ne peut pas feindre. A la racine du dialogue avec Dieu, il y a un dialogue silencieux, comme un échange de regards entre deux personnes qui s'aiment: l'homme et Dieu croisent leur regard,

et cela est une prière. Regarder Dieu et se laisser regarder par Dieu: cela est prier. «Mais, père, moi je ne prononce pas de paroles...». Regarde Dieu et laisse-toi regarder par Lui: c'est une prière, une belle prière!

Pourtant, bien que la prière du disciple soit entièrement confidentielle, elle ne tombe jamais dans l'intimisme. Dans le secret de la conscience, le chrétien ne laisse pas le monde derrière la porte de sa chambre, mais porte dans son cœur les personnes et les situations, les problèmes, tant de choses, il les porte toutes dans la prière.

Il y a une absence frappante dans le texte du «Notre Père». Si je vous demandais à vous quelle est l'absence frappante dans le texte du «Notre Père»? Il ne sera pas facile de répondre. Il manque un mot. Réfléchissez tous: que manque-t-il dans le «Notre Père»? Réfléchissez, que manque-t-il? Un mot. Un mot dont de nos jours — mais peut-être toujours — chacun fait grand cas. Quel est le mot qui manque dans le «Notre Père» que nous prions tous les jours? Pour gagner du temps, je vais vous le dire: il manque le mot: «je». On ne dit jamais «je». Jésus enseigne à prier en ayant sur les lèvres avant tout le «*Tu*», parce que la prière chrétienne est dialogue; «que *ton* nom soit sanctifié, que *ton* règne vienne, que *ta* volonté soit faite». Non pas *mon* nom, *mon* règne, *ma* volonté. Pas moi, cela ne va pas. Puis on passe au «*nous*». Toute la deuxième partie du «Notre Père» est déclinée à la première personne du pluriel: «Donne-*nous* notre pain de ce jour, pardonne-*nous* nos offenses, et ne *nous* laisse pas entrer en tentation, délivre-*nous* du mal». Même les requêtes les plus élémentaires de l'homme — comme celles d'avoir de la nourriture pour rassasier la faim — sont toutes au pluriel. Dans la prière chrétienne, personne ne demande le pain pour soi: *donne-moi* le pain de ce jour, non, *donne-nous*, il le supplie pour tous les pauvres du monde. Il ne faut pas oublier cela, il manque le mot «je». On prie avec le tu et avec le nous. C'est un bon enseignement de Jésus. Ne l'oubliez pas.

Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas de place pour l'individualisme dans le dialogue avec Dieu. Il n'y a pas d'ostentation de ses problèmes comme si nous étions les seuls au monde à souffrir. Il n'y a pas de prière élevée à Dieu qui ne soit la prière d'une *communauté de frères et sœurs*, le nous: nous sommes en communauté, nous sommes frères et sœurs, nous sommes un peuple qui prie, «nous». Un jour, l'aumônier d'une prison m'a posé une question: «Dites-moi, père, quel est le contraire de “je”»? Et moi, ingénu, je lui ai dit: «Tu». «C'est le début de la guerre. Le contraire de “je” est “nous”, où il y a la paix, tous ensemble». C'est un bel enseignement que j'ai reçu de ce prêtre.

Dans la prière, un chrétien porte toutes les difficultés des personnes qui vivent près de lui: quand descend le soir, il raconte à Dieu les douleurs qu'il a rencontrés ce jour-là; il place devant lui de nombreux visages, amis et aussi hostiles. Si l'on ne se rend pas compte qu'autour de soi, il y a tant de personnes qui souffrent, si l'on n'a pas pitié pour les larmes des pauvres, si l'on est habitué à tout, alors cela signifie que notre cœur... comment est-il? Flétri? Non, pire, il est de pierre. Dans ce cas, il est bon de supplier le Seigneur pour qu'il nous touche avec son Esprit et qu'il attendrisse notre cœur: «Attendris, Seigneur, mon cœur». C'est une belle prière: «Seigneur, attendris mon cœur, afin qu'il puisse comprendre et se charger de tous les problèmes, toutes les douleurs d'autrui». Le Christ n'est pas passé indemne à côté des misères du monde: chaque fois qu'il percevait une solitude, une douleur du corps ou de l'esprit, il éprouvait un profond sentiment de compassion, comme les viscères d'une mère. Ce «sentiment de compassion» — n'oublions pas ce mot si chrétien: ressentir de la compassion — est un des verbes-clés de l'Évangile: c'est ce qui pousse le bon samaritain à s'approcher de l'homme blessé sur le bord de la route, contrairement aux autres qui ont le cœur dur.

Nous pouvons nous demander: quand je prie, est-ce que je m'ouvre au cri de nombreuses personnes proches et lointaines? Ou bien est-ce que je pense à la prière comme à une sorte d'anesthésie, pour pouvoir être plus tranquille? Je pose la question, que chacun y réponde. Dans ce cas, je serais victime d'un terrible équivoque. Certes, ma prière ne serait plus une prière chrétienne. Parce que ce «nous», que Jésus nous a enseigné, m'empêche d'être en paix seul, et me fait sentir responsable de mes frères et sœurs.

Il y a des hommes qui, apparemment, ne cherchent pas Dieu, mais Jésus nous fait prier aussi pour eux, parce que Dieu cherche ces personnes plus que toutes. Jésus n'est pas venu pour les bien-portants, mais pour les malades, pour les pécheurs (cf. Lc 5, 31) — c'est-à-dire pour tous, parce que qui pense être bien-portant, en réalité, ne l'est pas. Si nous travaillons pour la justice, ne nous sentons pas meilleurs que les autres: le Père fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants (cf. Mt 5, 45). Le Père aime tous! Nous apprenons de Dieu qu'il est toujours bon avec tous, contrairement à nous qui réussissons à être bons uniquement avec certains, avec ceux qui nous plaisent.

Frères et sœurs, saints et pécheurs, nous sommes tous aimés par le même Père. Et, au soir de la vie, nous serons jugés sur l'amour, sur la façon dont nous avons aimé. Non pas un amour uniquement sentimental, mais compatissant et concret, selon la règle évangélique — ne l'oubliez pas! — «dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait» (Mt 25, 40). C'est ce que dit le Seigneur. Merci.

Mercredi 20 février 2019

Nous poursuivons les catéchèses sur le «Notre Père». Le premier pas de chaque prière chrétienne est l'entrée dans un mystère, celui de la *paternité de Dieu*. On ne peut pas prier comme des perroquets. Ou tu entres dans le mystère, dans la conscience que Dieu est ton Père, ou tu ne pries pas. Si je veux prier Dieu mon Père, je commence le mystère. Pour comprendre dans quelle mesure Dieu est notre père, pensons à la figure de nos parents, mais nous devons toujours dans une certaine mesure «les affiner», les purifier. Le Catéchisme de l'Église catholique le dit aussi, il dit: «La purification du cœur concerne les images paternelles ou maternelles, issues de notre histoire personnelle et culturelle, et qui influencent notre relation à Dieu» (n. 2779).

Aucun de nous n'a eu des parents parfaits, aucun; de même que nous, à notre tour, ne serons jamais des parents, ou des pasteurs, parfaits. Nous avons tous des défauts, tous. Nous vivons toujours nos relations d'amour sous le signe de nos limites et aussi de notre égoïsme, c'est pourquoi elles sont souvent polluées par des désirs de possession ou de manipulation de l'autre. Pour cela, parfois, les déclarations d'amour se transforment en sentiments de colère et d'hostilité. Mais regarde, ces deux-là s'aimaient tant la semaine dernière, aujourd'hui ils se détestent à mort: cela, nous le voyons tous les jours! C'est à cause de cela, parce que nous avons tous des racines amères en nous, qui ne sont pas bonnes et qui parfois sortent et font du mal.

Voilà pourquoi, quand nous parlons de Dieu comme «père», alors que nous pensons à l'image de nos parents, en particulier s'ils nous ont aimés, dans le même temps, nous devons aller au-delà. Parce que l'amour de Dieu est celui du Père «*qui est aux cieux*», selon l'expression que nous invite à utiliser Jésus: c'est l'amour total auquel nous goûtons dans cette vie uniquement de façon imparfaite. Les hommes et les femmes sont d'éternels mendiants d'amour, — nous sommes mendiants d'amour, nous avons besoin d'amour — ils cherchent un lieu où être enfin

aimés, mais ils ne le trouvent pas. Combien d'amitiés et combien d'amours déçus y a-t-il dans notre monde, tant!

Le dieu grec de l'amour, dans la mythologie, est celui le plus tragique de tous: on ne comprend pas si c'est un être angélique ou un démon. La mythologie dit qu'il est fils de *Poros* et de *Penía*, c'est-à-dire de l'abondance et de la pauvreté, destiné à porter en lui un peu de la physionomie de ses parents. De là, nous pouvons penser à la nature ambivalente de l'amour humain: capable de fleurir et plein de vie à une heure du jour, et immédiatement après de se flétrir et de mourir; ce qu'il se procure lui échappe toujours (cfr. Platon, *Le Banquet*, 203). Il y a une expression du prophète Osée qui saisit de façon impitoyable la faiblesse innée de notre amour: «Votre amour est comme la nuée du matin, comme la rosée qui tôt se dissipe» (6, 4). Voilà ce qu'est souvent notre amour: une promesse que l'on a du mal à maintenir, une tentative qui se dessèche vite et s'évapore, un peu comme quand le soleil se lève le matin et emporte la rosée de la nuit.

Combien de fois nous, hommes, avons aimé de cette façon si faible et intermittente. Nous en avons tous fait l'expérience: nous avons aimé, mais ensuite, cet amour a disparu ou s'est affaibli. Désireux d'aimer, nous nous sommes ensuite heurtés à nos limites, à la pauvreté de nos forces: incapables de maintenir une promesse qui, aux jours de grâce, nous semblait facile à réaliser. Au fond, l'apôtre Pierre lui aussi a eu peur et a dû fuir. L'apôtre Pierre n'a pas été fidèle à l'amour de Jésus. Il y a toujours cette faiblesse qui nous fait tomber. Nous sommes des mendiants qui, sur le chemin, risquent de ne jamais trouver complètement ce trésor qu'ils cherchent depuis le premier jour de leur vie: l'amour.

Mais il existe un autre amour, celui du *Père* «*qui est aux cieux*». Personne ne doit douter d'être destinataire de cet amour. Il nous aime. «Il m'aime», pouvons-nous dire. Même si notre père et notre mère ne nous ont pas aimé — une hypothèse historique — il y a un Dieu dans les cieux qui nous aime comme personne sur cette terre ne l'a jamais fait et ne pourra jamais le faire. L'amour de Dieu est constant. Le prophète Isaïe dit: «Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas. Vois, je t'ai gravée sur les paumes de mes mains» (49, 15-16). Aujourd'hui, le tatouage est à la mode: «Je t'ai gravée sur les paumes de mes mains». J'ai fait un tatouage de toi sur mes mains. Ainsi, je suis dans les mains de Dieu, et je ne peux pas l'enlever. L'amour de Dieu est comme l'amour d'une mère, que l'on ne peut jamais oublier. Et si une mère oublie? «Moi je n'oublierai pas», dit le Seigneur. Voilà l'amour parfait de Dieu, c'est ainsi que nous sommes aimés de Lui. Même si tous nos amours terrestres s'écroulaient et s'il ne nous restait que de la poussière dans les mains, il y a toujours pour nous tous, ardent, l'amour unique et fidèle de Dieu.

Dans la faim d'amour que nous ressentons tous, ne cherchons pas quelque chose qui n'existe pas: celle-ci est en revanche l'invitation à connaître Dieu qui est le Père. La conversion de saint Augustin, par exemple, est passée par cette ligne de crête: le jeune et brillant orateur cherchait simplement parmi les créatures quelque chose qu'aucune créature ne pouvait lui donner, jusqu'à ce qu'un jour, il eut le courage de lever le regard. Et ce jour-là, il connut Dieu. Dieu qui aime.

L'expression «aux cieux» ne veut pas exprimer un éloignement, mais une diversité radicale d'amour, une autre dimension d'amour, un amour inlassable, un amour qui restera toujours, et même qui est toujours à portée de main. Il suffit de dire «Notre Père qui es aux cieux», et cet amour vient.

C'est pourquoi, n'ayez pas peur! Aucun de nous n'est seul. Même si par malheur, ton père terrestre t'avait oublié et que tu avais de la rancœur pour lui, l'expérience fondamentale de la foi chrétienne ne t'est pas niée: celle de savoir que tu es le *fiils bien-aimé de Dieu*, et qu'il n'y a rien dans la vie qui puisse éteindre son amour passionné pour toi.

Mercredi 27 février 2019

On dirait que l'hiver est en train de s'en aller et nous sommes donc revenus sur la place. Bienvenus sur la place! Dans notre parcours de redécouverte de la prière du «Notre Père», nous approfondirons aujourd'hui la première de ses sept invocations, c'est-à-dire «Que ton nom soit sanctifié».

Les demandes du «Notre Père» sont sept, facilement divisibles en deux sous-groupes. Les trois premières ont, au centre, le «Tu» de Dieu le Père; les quatre autres ont, au centre, le «nous» et nos nécessités humaines. Dans la première partie, Jésus nous fait entrer dans ses désirs, tous adressés au Père: «Que *ton* nom soit sanctifié, que *ton* règne vienne, que *ta* volonté soit faite»; dans la deuxième, c'est Lui qui entre en nous et qui se fait l'interprète de *nos* besoins: le pain quotidien, le pardon des péchés, l'aide face à la tentation et la libération du mal.

C'est là que se trouve la matrice de toute prière chrétienne — je dirais de toute prière humaine —, qui est toujours faite, d'une part, de *contemplation* de Dieu, de son mystère, de sa beauté et de sa bonté, et, de l'autre, d'une sincère et courageuse *demande* de ce qui nous sert pour vivre, et bien vivre. Ainsi, dans sa simplicité et dans son essentialité, le «Notre Père» éduque celui qui le récite à ne pas multiplier des paroles vaines, car — comme le dit Jésus lui-même — «Votre Père sait bien ce qu'il vous faut, avant que vous le lui demandiez» (Mt 6, 8).

Quand nous parlons avec Dieu, nous ne le faisons pas pour Lui révéler ce que nous avons dans le cœur: Il le connaît beaucoup mieux que nous! Si Dieu est un mystère pour nous, en revanche nous ne sommes pas une énigme à ses yeux (cf. Ps 139, 1-4). Dieu est comme ces mères à qui un regard suffit pour tout comprendre de leurs enfants: s'ils sont contents ou tristes, s'ils sont sincères ou s'ils cachent quelque chose...

Le premier pas de la prière chrétienne est donc de nous remettre nous-mêmes à Dieu, à sa providence. C'est comme dire: «Seigneur, tu sais tout, il n'y a même pas besoin que je te raconte ma douleur, je te demande seulement d'être ici à côté de moi: Tu es mon espoir». Il est intéressant de remarquer que Jésus, dans le discours sur la montagne, immédiatement après avoir transmis le texte du «Notre Père», nous exhorte à ne pas nous préoccuper et à ne pas nous tourmenter pour les choses. Cela semble une contradiction, tout d'abord il nous enseigne à demander notre pain quotidien et, ensuite, il nous dit: «Ne vous inquiétez donc pas en disant: Qu'allons-nous manger? qu'allons-nous boire? de quoi allons-nous nous vêtir?» (Mt 6, 31). Mais la contradiction n'est qu'apparente: les questions du chrétien expriment la confiance dans le Père; et c'est précisément cette confiance qui nous fait demander ce dont nous avons besoin sans angoisse ni agitation.

C'est pour cela que nous prions en disant: «*Que ton nom soit sanctifié!*». Dans cette demande — la première! «*Que ton nom soit sanctifié!*» — on sent toute l'admiration de Jésus pour la beauté et la grandeur du Père, et le désir que tous le reconnaissent et l'aiment pour ce qu'il est vraiment. Et, dans le même temps, il y a la supplication que son nom soit sanctifié en nous, dans notre famille, dans notre communauté, dans le monde entier. C'est Dieu qui sanctifie,

qui nous transforme par son amour; mais, dans le même temps, c'est également nous qui, par notre témoignage, manifestons la sainteté de Dieu dans le monde, en rendant son nom présent. Dieu est saint, mais si nous, si notre vie n'est pas sainte, il y a une grande incohérence! La sainteté de Dieu doit se refléter dans nos actions, dans notre vie. «Je suis chrétien, Dieu est saint, mais je fais beaucoup de mauvaises choses», non, cela ne sert à rien. Cela fait même du mal; cela scandalise et n'aide pas.

La sainteté de Dieu est une force en expansion, et nous supplions pour qu'elle brise rapidement les barrières de notre monde. Quand Jésus commence à prêcher, le premier à en payer les conséquences est précisément le mal qui afflige le monde. Les esprits malins lancent des imprécations: «Que nous veux-tu, Jésus le Nazarénien? Es-tu venu pour nous perdre? Je sais qui tu es: le Saint de Dieu» (Mc 1, 24). On n'avait jamais vu une telle sainteté: qui n'était pas préoccupée par elle-même, mais tournée vers l'extérieur. Une sainteté — celle de Jésus — qui s'élargit en cercles concentriques, comme lorsqu'on jette une pierre dans un étang. Le mal a les jours comptés — le mal n'est pas éternel —, le mal ne peut pas nous nuire: l'homme fort est arrivé, qui prend possession de sa maison (cf. Mc 3, 23-27). Et cet homme fort est Jésus, qui nous donne à nous aussi la force pour prendre possession de notre maison intérieure.

La prière chasse toute crainte. Le Père nous aime, le Fils lève les bras à côté des nôtres, l'Esprit travaille en secret pour la rédemption du monde. Et nous? Nous ne vacillons pas dans l'incertitude. Mais nous avons une grande certitude: Dieu m'aime; Jésus a donné sa vie pour moi! L'Esprit est en moi. C'est la grande chose certaine. Et le mal? Il a peur. Et cela est beau.

Mercredi 6 mars 2019

Quand nous récitons le «Notre Père», la deuxième invocation avec laquelle nous nous adressons à Dieu est «que ton Règne vienne» (Mt 6, 10). Après avoir prié afin que son nom soit sanctifié, le croyant exprime le désir que se hâte la venue de son Règne. Ce désir a jailli, pour ainsi dire, du cœur même du Christ, qui commença sa prédication en Galilée en proclamant: «Le temps est accompli et le Royaume de Dieu est tout proche: repentez-vous et croyez à l'Évangile» (Mc 1, 15). Ces paroles ne sont absolument pas une menace, au contraire, elles sont une annonce joyeuse, un message de joie. Jésus ne veut pas pousser les gens à se convertir en semant la peur du jugement imminent de Dieu ou le sentiment de culpabilité pour le mal commis. Jésus ne fait pas de prosélytisme: il annonce, simplement. Au contraire, ce qu'il apporte est la Bonne nouvelle du salut, et à partir d'elle, il appelle à se convertir. Chacun est invité à croire dans «l'Évangile»: la seigneurie de Dieu s'est faite proche de ses enfants. Et Jésus annonce cette chose merveilleuse, cette grâce: Dieu, le Père, nous aime, il est proche de nous et nous enseigne à marcher sur la voie de la sainteté.

Les signes de la venue de ce Règne sont multiples, et tous positifs. Jésus commence son ministère en prenant soin des malades, tant dans le corps que dans l'esprit, de ceux qui vivaient une exclusion sociale — par exemple les lépreux — des pécheurs, regardés avec mépris par tous, même par ceux qui étaient plus pécheurs qu'eux, mais qui faisaient semblant d'être justes. Et comment Jésus appelle-t-il ceux-là? «Hypocrites». Jésus lui-même indique ces signes, les signes du Règne de Dieu: «Les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres» (Mt 11, 5).

«Que ton Règne vienne!», répète avec insistance le chrétien quand il prie le «Notre Père». Jésus est venu; mais le monde est encore marqué par le péché, peuplé de tant de gens qui

souffrent, de personnes qui ne se réconcilient pas et qui ne pardonnent pas, par les guerres et de nombreuses formes d'exploitation, pensons à la traite des enfants, par exemple. Tous ces faits sont la preuve que la victoire du Christ n'est pas encore complètement réalisée: beaucoup d'hommes et de femmes vivent encore avec le cœur fermé. C'est surtout dans ces situations qu'apparaît sur les lèvres du chrétien la deuxième invocation du «Notre Père»: «Que ton Règne vienne!». Ce qui revient à dire: «Père, nous avons besoin de Toi! Jésus, nous avons besoin de toi, nous avons besoin que partout et pour toujours Tu sois le Seigneur parmi nous!». «Que ton règne vienne, sois parmi nous».

Parfois, nous nous demandons: comment se fait-il que ce Règne se réalise si lentement? Jésus aime parler de sa victoire avec le langage des paraboles. Par exemple, il dit que le Règne de Dieu est comme un champ où poussent à la fois le bon grain et l'ivraie: la pire erreur serait de vouloir intervenir immédiatement en extirpant du monde les herbes qui nous semblent infestantes. Dieu n'est pas comme nous: Dieu a de la patience. Ce n'est pas par la violence que s'instaure son Règne dans le monde: son style de propagation est la douceur (cf. Mt 13, 24-30).

Le Règne de Dieu est certainement une grande force, la plus grande qui soit, mais pas selon les critères du monde; c'est pourquoi il semble ne jamais avoir la majorité absolue. C'est comme le levain que l'on mélange à la farine: apparemment, il disparaît, pourtant, c'est bien lui qui fait lever le tout (cf. Mt 13, 33). Ou bien il est comme un grain de sénevé, si petit, presque invisible, qui porte pourtant en lui la force impétueuse de la nature, et une fois poussé, il devient le plus grand de tous les arbres du jardin potager (cf. Mt 13, 31-32).

Dans ce «destin» du Règne de Dieu, on peut percevoir la trame de la vie de Jésus: lui aussi a été pour ses contemporains un signe frêle, un événement quasiment inconnu des historiens officiels de l'époque. Un «grain de blé», tel qu'il s'est défini lui-même, qui meurt en terre, mais seulement ainsi, peut donner «beaucoup de fruit» (cf. Jn 12, 24).

Le symbole de la graine est éloquent: un jour, le paysan l'enfouit dans la terre (un geste qui semble une sépulture), puis, «qu'il dorme et qu'il se lève, nuit et jour, la semence germe et pousse, il ne sait comment» (Mc 4, 27). Une graine qui germe est plus l'œuvre de Dieu que de l'homme qui l'a semée (cf. Mc 4, 27). Dieu nous précède toujours, Dieu nous surprend toujours. Grâce à Lui, après la nuit du Vendredi saint, il y a une aube de résurrection capable d'illuminer d'espérance le monde entier.

«Que ton Règne vienne!». Semons cette parole au milieu de nos péchés et de nos échecs. Offrons-la aux personnes vaincues et pliées par la vie, à qui a connu davantage la haine que l'amour, à qui a vécu des jours inutiles sans jamais comprendre pourquoi. Donnons-la à ceux qui ont lutté pour la justice, à tous les martyrs de l'histoire, à qui a conclu avoir combattu pour rien et qu'en ce monde domine toujours le mal. Nous entendrons alors la prière du «Notre Père» répondre. Elle répétera pour la énième fois ces paroles d'espérance, les mêmes que l'Esprit a placées pour sceller toutes les Ecritures Saintes: «Oui, je viens vite!»: voilà la réponse du Seigneur. «Je viens vite». Amen. Et l'Eglise du Seigneur répond: «Viens Seigneur Jésus» (cf. Ap 2, 20). «Que ton règne vienne» est comme dire: «Viens, Seigneur Jésus». Et Jésus dit: «Je viens vite». Et Jésus vient, à sa façon, mais tous les jours. Ayons confiance en cela. Et quand nous prions le «Notre Père», nous disons toujours: «Que ton Règne vienne», pour entendre dans notre cœur: «Oui, oui, je viens, et je viens vite». Merci!

Mercredi 20 mars 2019

Nous poursuivons nos catéchèses sur le Notre Père et nous nous arrêtons aujourd'hui sur la troisième invocation: «Que ta volonté soit faite». Il faut la lire en lien avec les deux premières — «que ton nom soit sanctifié» et «que ton Règne vienne» — de sorte que l'ensemble forme un triptyque: «que ton nom soit sanctifié», «que ton règne vienne» et «que ta volonté soit faite». Aujourd'hui, nous parlerons de la troisième.

Avant que l'homme ne prenne soin du monde, il y a les soins inlassables que Dieu procure à l'homme et au monde. Tout l'Évangile reflète cette inversion de perspective. Le pécheur Zachée monte sur un arbre parce qu'il veut voir Jésus mais il ne sait pas que, bien avant, Dieu s'était mis à sa recherche. En arrivant, Jésus lui dit: «Zachée, descends vite: aujourd'hui, il faut que j'aie demeurer dans ta maison». Et à la fin, il déclare: «En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu» (Lc 19, 5.10). Voilà la volonté de Dieu, celle pour laquelle nous prions afin qu'elle se fasse. Quelle est la volonté de Dieu incarnée en Jésus? Chercher et sauver ce qui est perdu. Et dans la prière, nous demandons que la recherche de Dieu aboutisse, que son dessein universel s'accomplisse, d'abord en chacun de nous et ensuite dans le monde entier. Avez-vous pensé à ce que signifie le fait que Dieu soit à ma recherche? Chacun de nous peut dire: «Mais, Dieu me cherche-t-il? — Oui! Il te cherche! Il me cherche!»: Il cherche chacun personnellement. Mais Dieu est grand! Que d'amour derrière tout cela!

Dieu n'est pas ambigu, il ne se cache pas derrière des énigmes, il n'a pas planifié l'avenir du monde d'une manière indéchiffrable. Non, il est clair. Si nous ne comprenons pas cela, nous risquons de ne pas comprendre le sens de la troisième expression du Notre Père. En effet, la Bible est pleine d'expressions qui nous racontent la volonté positive de Dieu à l'égard du monde. Dans le *Catéchisme de l'Église catholique*, nous trouvons un recueil de citations qui témoignent de cette fidèle et patiente volonté divine (cf. n. 2821-2827). Et dans la Première lettre à Timothée, saint Paul écrit: «Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité» (2, 4). Voilà, sans l'ombre d'un doute, la volonté de Dieu: le salut de l'homme, des hommes, de chacun de nous. Avec son amour, Dieu frappe à la porte de notre cœur. Pourquoi? Pour nous attirer; pour nous attirer à lui et nous faire avancer sur le chemin du salut. Dieu est proche de chacun de nous par son amour, pour nous prendre par la main et nous conduire au salut. Que d'amour derrière cela!

En priant «que ta volonté soit faite», nous sommes donc invités à incliner servilement la tête, comme si nous étions des esclaves? Non! Dieu nous veut libres; c'est notre amour pour lui qui nous libère. En effet, le Notre Père est la prière des fils et non des esclaves; mais des fils qui connaissent le cœur de leur père et qui sont certains de son dessein d'amour. Malheur à nous si, en prononçant ces paroles, nous haussions les épaules en signe de capitulation devant un destin qui nous répugne et que nous ne parvenons pas à changer. Au contraire, c'est une prière pleine d'une confiance ardente en Dieu qui veut pour nous le bien, la vie et le salut. Une prière courageuse, et même combattive, parce que dans le monde il y a tellement, trop de réalités qui ne sont pas selon le plan de Dieu. Nous les connaissons tous. En paraphrasant le prophète Isaïe, nous pourrions dire: Ici, Père, il y a la guerre, des abus de pouvoir, l'exploitation; mais nous savons que tu veux notre bien, c'est pourquoi nous te supplions: que ta volonté soit faite! Seigneur, renverse les plans du monde, transforme les épées en socs et les lances en faucilles; que personne ne s'entraîne plus à l'art de la guerre!» (cf. 2, 4). Dieu veut la paix.

Le Notre Père est une prière qui attise en nous l'amour même de Jésus pour la volonté du Père, une flamme qui pousse à transformer le monde par l'amour. Le chrétien ne croit pas en

un «sort» inéluctable. Il n'y a rien d'aléatoire dans la foi des chrétiens: il y a en revanche un salut qui attend de se manifester dans la vie de chaque homme et de chaque femme et de se réaliser dans l'éternité. Si nous prions, c'est parce que nous croyons que Dieu peut et veut transformer la réalité en étant vainqueur du mal par le bien. Cela a du sens d'obéir et de s'abandonner à ce Dieu, même à l'heure de l'épreuve la plus dure.

C'est ce qui s'est produit pour Jésus dans le jardin de Gethsémani, quand il a fait l'expérience de l'angoisse et qu'il a prié: «Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe; cependant, que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne» (Lc 22, 42). Jésus est écrasé par le mal du monde, mais il s'abandonne avec confiance à l'océan de l'amour de la volonté du Père. Les martyrs non plus, dans leur épreuve, ne recherchaient pas la mort, ils recherchaient ce qui est après la mort, la résurrection. Par amour, Dieu peut nous faire marcher sur des sentiers difficiles, expérimenter des blessures et des épines douloureuses, mais il ne nous abandonnera jamais. Il sera toujours avec nous, à nos côtés, en nous. Pour un croyant, plus qu'une espérance, c'est une certitude. Dieu est avec moi. Nous retrouvons la même chose dans cette parabole de l'Evangile de Luc consacrée à la nécessité de prier toujours. Jésus dit: «Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus, qui crient vers lui jour et nuit? Les fait-il attendre? Je vous le déclare: bien vite, il leur fera justice» (18, 7-8). Le Seigneur est comme cela, il nous aime comme cela, il nous aime vraiment comme cela. Mais j'ai envie de vous inviter, maintenant, tous ensemble à prier le Notre Père. Et que ceux d'entre vous qui ne savent pas l'italien le prient dans leur propre langue. Prions ensemble. [*Récitation du Notre Père*]

Mercredi 27 mars 2019

Nous commençons aujourd'hui à analyser la deuxième partie du «Notre Père», celle dans laquelle nous présentons nos besoins à Dieu. Cette deuxième partie commence par un mot qui a le parfum du quotidien: *le pain*.

La prière de Jésus part d'une demande pressante, qui ressemble beaucoup à l'imploration d'un mendiant: «Donne-nous notre pain quotidien!». Cette prière vient d'une évidence que nous oublions souvent, c'est-à-dire que nous ne sommes pas des créatures autosuffisantes, et que nous avons besoin de nous nourrir tous les jours.

Les Ecritures nous montrent que pour beaucoup de personnes, la rencontre avec Jésus s'est réalisée à partir d'une demande. Jésus ne demande pas des invocations raffinées, au contraire, toute l'existence humaine, avec ses problèmes les plus concrets et quotidiens, peut devenir une prière. Dans les Evangiles, nous trouvons une multitude de mendiants qui supplient d'obtenir la libération et le salut. Certains demandent le pain, d'autres la guérison; certains la purification, d'autres la vue; ou encore qu'une personne chère puisse revivre... Jésus ne passe jamais avec indifférence à côté de ces demandes et de ces douleurs.

Jésus nous enseigne donc à demander au Père notre pain quotidien. Et il nous enseigne à le faire unis à tant d'hommes et de femmes pour qui cette prière est un cri — souvent gardé à l'intérieur — qui accompagne l'anxiété de chaque jour. Combien de mères et combien de pères, aujourd'hui encore, vont dormir avec le tourment de ne pas avoir suffisamment de pain le lendemain pour leurs propres enfants! Imaginons cette prière récitée non pas dans la sécurité d'un appartement confortable, mais dans la précarité d'une pièce où l'on s'adapte, où manque le nécessaire pour vivre. Les paroles de Jésus prennent une force nouvelle. L'oraison chrétienne commence par ce niveau. Ce n'est pas un exercice pour ascètes; il part de la réalité, du cœur et de la chair de personnes qui vivent dans le besoin, ou qui partagent la condition de

ceux qui n'ont pas le nécessaire pour vivre. Pas même les plus grands mystiques chrétiens ne peuvent faire abstraction de la simplicité de cette demande. «Père, fais que pour nous et pour tous, il y ait aujourd'hui le pain nécessaire». Et «pain» vaut également pour l'eau, les médicaments, la maison, le travail... Demander le nécessaire pour vivre.

Le pain que le chrétien demande dans la prière n'est pas «mon», mais il est «notre» pain. Jésus le veut ainsi. Il nous enseigne à le demander non seulement pour nous-mêmes, mais pour toute la fraternité du monde. Si l'on ne prie pas de cette manière, le «Notre Père» cesse d'être une prière chrétienne. Si Dieu est notre Père, comment pouvons-nous nous présenter à Lui sans nous prendre par la main? Nous tous. Et si, entre nous, nous nous volons le pain qu'Il nous donne, comment pouvons-nous nous dire ses enfants? Cette prière contient une attitude d'empathie, une attitude de solidarité. Dans ma faim, je sens la faim des multitudes, et alors je prierai Dieu, tant que leur demande ne sera pas exaucée. Jésus éduque ainsi sa communauté, son Eglise, à présenter à Dieu les nécessités de tous: «Nous sommes tous tes enfants, ô Père, aie pitié de nous!». Et à présent, cela nous fera du bien de nous arrêter un peu pour réfléchir aux enfants qui ont faim. Pensons aux enfants qui sont dans des pays en guerre: les enfants affamés du Yémen, les enfants affamés de Syrie, les enfants affamés de tant de pays où il n'y a pas de pain, au Soudan du Sud. Pensons à ces enfants et, en pensant à eux, récitons ensemble, à haute voix, la prière: «Père, donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien». Tous ensemble.

Le pain que nous demandons au Seigneur dans la prière est le même que celui qui, un jour, nous accusera. Il nous reprochera de ne pas avoir eu l'habitude de le rompre avec celui qui est proche de nous, de ne pas avoir eu l'habitude de le partager. C'était un pain offert pour l'humanité et, en revanche, il a seulement été mangé par certains: l'amour ne peut pas supporter cela. Notre amour ne peut pas le supporter; et l'amour de Dieu ne peut pas, lui non plus, supporter cet égoïsme de ne pas partager le pain.

Un jour, il y avait une grande foule devant Jésus; c'était des gens qui avaient faim. Jésus demanda si quelqu'un avait quelque chose, et il n'y eut qu'un enfant disposé à partager ses provisions: cinq pains et deux poissons. Jésus multiplia ce geste généreux (cf. Jn 6, 9). Cet enfant avait compris la leçon du «Notre Père»: que la nourriture n'est pas une propriété privée — mettons-nous cela dans la tête: la nourriture n'est pas une propriété privée —, mais une providence à partager, avec la grâce de Dieu.

Le vrai miracle accompli par Jésus ce jour-là n'est pas tellement la multiplication — qui est vrai —, mais le partage: donnez ce que vous avez et je ferai un miracle. Lui-même, en multipliant ce pain offert, a anticipé l'offre de sa personne dans le pain eucharistique. En effet, seule l'Eucharistie est en mesure de rassasier la faim d'infini et le désir de Dieu qui anime chaque homme, également dans la recherche du pain quotidien.

Mercredi 10 avril 2019

Après avoir demandé à Dieu notre pain quotidien, la prière du «Notre Père» entre dans le domaine de nos relations avec les autres. Et Jésus nous enseigne à demander au Père: «Remets-nous nos dettes comme nous-mêmes avons remis à nos débiteurs» (Mt 6, 12). (*ndlr*: dans le «Notre Père» en français: «Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés»). De même que nous avons besoin de pain, nous avons aussi besoin du pardon. Et cela, chaque jour.

Le chrétien qui prie demande tout d'abord à Dieu que ses *dettes* lui soient remises, c'est-à-dire ses péchés, les mauvaises choses qu'il fait. C'est la première vérité de chaque prière: même si nous étions des personnes parfaites, même si nous étions des saints transparents qui ne dévient jamais d'une vie de bien, nous restons toujours des enfants qui doivent tout à leur Père. Quelle est l'attitude la plus dangereuse de chaque vie chrétienne? C'est l'orgueil. C'est l'attitude de celui qui se place devant Dieu en pensant que ses comptes sont toujours en ordre avec Lui: l'orgueilleux croit qu'il a tout en ordre. Comme le pharisien de la parabole, qui dans le temple pense prier, mais qui en réalité se loue lui-même devant Dieu: «Je te remercie Seigneur, parce que je ne suis pas comme les autres». Et les gens qui se sentent parfaits, les gens qui critiquent les autres, sont des gens orgueilleux. Aucun d'entre nous n'est parfait, personne. Au contraire, le publicain qui était derrière, dans le temple, un pécheur méprisé par tous, s'arrête sur le seuil du temple, et ne se sent pas digne d'entrer, et il s'en remet à la miséricorde de Dieu. Et Jésus commente: «Ce dernier descendit chez lui justifié» (Lc 18, 14), c'est-à-dire pardonné, sauvé. Pourquoi? Parce qu'il n'était pas orgueilleux, parce qu'il reconnaissait ses limites et ses péchés.

Il y a des péchés que l'on voit et des péchés que l'on ne voit pas. Il y a des péchés éclatants qui font du bruit, mais il y a aussi des péchés insidieux, qui se nichent dans notre cœur sans même que nous nous en apercevions. Le pire de ceux-ci est l'orgueil, qui peut également contaminer les personnes qui vivent une vie religieuse intense. Il y avait autrefois un couvent de religieuses, dans les années 1600-1700, célèbre, à l'époque du jansénisme: elles étaient parfaites et on disait d'elles qu'elles étaient pures comme les anges, mais orgueilleuses comme les démons. Cela ne va pas. Le péché divise la fraternité, le péché nous fait penser être meilleurs que les autres, le péché nous fait croire que nous sommes semblables à Dieu.

En revanche, devant Dieu nous sommes tous pécheurs et nous avons des raisons de nous frapper la poitrine — tous! — comme ce publicain au temple. Saint Jean, dans sa première lettre, écrit: «Si nous disons: “Nous n'avons pas de péché”, nous nous abusons, la vérité n'est pas en nous» (1 Jn 1, 8). Si tu veux te tromper toi-même, dis que tu n'as pas péché: de cette manière, tu te fourvoies.

Nous sommes débiteurs, tout d'abord parce que dans cette vie nous avons beaucoup reçu: l'existence, un père et une mère, l'amitié, les merveilles de la création... Même s'il nous arrive à tous de passer des journées difficiles, nous devons toujours nous rappeler que la vie est une grâce, elle est le miracle que Dieu a extrait du néant.

En deuxième lieu, nous sommes débiteurs parce que, même si nous réussissons à aimer, personne d'entre nous n'est capable de le faire avec ses seules forces. Le véritable amour est quand nous pouvons aimer, mais avec la grâce de Dieu. Personne d'entre nous ne brille de sa propre lumière. Il y a ce que les anciens théologiens appelaient un «*mysterium lunae*» non seulement dans l'identité de l'Eglise, mais également dans l'histoire de chacun de nous. Que signifie ce «*mysterium lunae*»? Qu'il est comme la lune, qu'il n'a pas de lumière propre: il reflète la lumière du soleil. Nous aussi, nous n'avons pas de lumière propre: la lumière que nous avons est un reflet de la grâce de Dieu, de la lumière de Dieu. Si tu aimes c'est parce que quelqu'un, en dehors de toi, t'a souri quand tu étais enfant, en t'enseignant à répondre par un sourire. Si tu aimes, c'est parce que quelqu'un à côté de toi t'a éveillé à l'amour, en te faisant comprendre que le sens de l'existence réside dans celui-ci.

Essayons d'écouter l'histoire de quelqu'un qui a fait des erreurs: un détenu, un condamné, un drogué... nous connaissons tant de gens qui font des erreurs dans la vie. Malgré la

responsabilité, qui est toujours personnelle, on se demande parfois qui doit être accusé de ses erreurs, si c'est uniquement sa conscience, ou l'histoire de haine et d'abandon qu'une personne porte avec elle.

Et cela est le mystère de la lune: nous aimons, tout d'abord parce que nous avons été aimés, nous pardonnons, parce que nous avons été pardonnés. Et si quelqu'un n'a pas été illuminé par la lumière du soleil, il devient glacé comme un terrain en hiver.

Comment ne pas reconnaître, dans la chaîne d'amour qui nous précède, également la présence providentielle de l'amour de Dieu? Personne d'entre nous n'aime Dieu autant qu'Il nous a aimés. Il suffit de se placer devant un crucifix pour saisir la disproportion: Il nous a aimés et nous aime toujours en premier.

Prions donc: Seigneur, même le plus saint parmi nous ne cesse d'être ton débiteur. O Père, aie pitié de nous tous!

Mercredi 17 avril 2019

Ces dernières semaines nous réfléchissons sur la prière du «Notre Père». A présent, à la veille du Triduum pascal, arrêtons-nous sur plusieurs mots avec lesquels Jésus, au cours de la Passion, a prié le Père.

La première invocation a lieu après la Dernière Cène, quand le Seigneur, «levant les yeux au ciel, dit: «Père, l'heure est venue: glorifie ton Fils — et ensuite — glorifie-moi auprès de toi de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que fût le monde»» (Jn 17, 1.5). Jésus demande la *gloire*, une requête qui semble paradoxale alors que la Passion est proche. De quelle gloire s'agit-il? Dans la Bible, la gloire indique la révélation de Dieu, c'est le signe distinctif de sa présence salvatrice parmi les hommes. Or, Jésus est Celui qui manifeste de manière définitive la présence et le salut de Dieu. Et il le fait dans la Pâque: élevé sur la croix, il est *glorifié* (cf. Jn 12, 23-33). C'est là que Dieu révèle finalement sa gloire: il ôte le dernier voile et nous étonne comme jamais auparavant. Nous découvrons en effet que la gloire de Dieu est *entièrement amour*: amour pur, fou et impensable, au-delà de toute limite et mesure.

Frères et sœurs, faisons nôtre la prière de Jésus: demandons au Père d'ôter les voiles devant nos yeux pour qu'au cours de ces journées, en regardant le Crucifié, nous puissions accueillir le fait que Dieu est amour. Combien de fois l'imaginons-nous comme un maître et non comme un Père, combien de fois pensons-nous qu'il est un juge sévère plutôt que le Sauveur miséricordieux! Mais à Pâques, Dieu élimine les distances, en se montrant dans l'humilité d'un amour qui demande notre amour. Nous lui rendons donc gloire quand nous vivons tout ce que nous faisons avec amour, quand nous faisons chaque chose avec cœur, comme pour Lui (cf. Col 3, 17). La vraie gloire est la gloire de l'amour, parce que c'est la seule qui donne la vie au monde. Assurément, cette gloire est le contraire de la gloire mondaine, qui arrive quand on est admiré, qu'on est loué, acclamé: quand le *moi* est au centre de l'attention. La gloire de Dieu, en revanche, est paradoxale: pas d'applaudissements, pas d'*audience*. Au centre, il n'y pas le moi, mais l'autre: à Pâques, nous voyons en effet que le Père glorifie le Fils, alors que le Fils glorifie le Père. Personne ne se glorifie lui-même. Nous pouvons aujourd'hui nous demander: «Quelle est la gloire pour laquelle je vis? La mienne ou celle de Dieu? Est-ce que je désire seulement recevoir des autres ou également donner aux autres?».

Après la Dernière Cène, Jésus entre dans le jardin du *Gethsémani*; et là aussi *il prie le Père*. Alors que les disciples ne réussissent pas à rester éveillés et que Judas arrive avec les soldats, Jésus commence à ressentir «peur et angoisse». Il éprouve toute l'angoisse de ce qui l'attend: trahison, mépris, souffrance, échec. Il est «triste» et là, dans l'abîme, dans cette désolation, il adresse au Père la parole la plus tendre et la plus douce: «*Abbà*», c'est-à-dire papa (cf. Mc 14, 33-36). Dans l'épreuve, Jésus nous enseigne à embrasser le Père, parce que dans la prière qui Lui est adressée se trouve la force d'aller de l'avant dans la douleur. Dans la difficulté, la prière est soulagement, don de soi, réconfort. Dans l'abandon de tous, dans la désolation intérieure Jésus n'est pas seul, il est avec le Père. En revanche, dans nos Gethsémani nous choisissons souvent de rester seuls, au lieu de dire «*Père*» et de nous remettre à Lui, comme Jésus, de nous remettre à sa volonté, qui est notre vrai bien. Mais quand dans l'épreuve nous restons fermés sur nous-mêmes, nous creusons un tunnel en nous, un douloureux parcours d'introversión, qui a une unique direction: toujours plus profondément en nous-mêmes. Le plus grand problème n'est pas la douleur, mais comment on l'affronte. La solitude n'offre pas d'issue; la prière oui, parce qu'elle est relation, elle est remise de soi. Jésus remet tout et se remet entièrement au Père, en lui apportant ce qu'il ressent, en se reposant sur Lui dans la lutte. Quand nous entrons dans nos Gethsémani — chacun de nous a ses propres Gethsémani ou les a eus ou les aura — rappelons-nous ceci: quand nous entrons, quand nous entrerons dans notre Gethsémani, rappelons-nous de prier ainsi: «*Père*».

Enfin, Jésus adresse une troisième prière au Père, *pour nous*: «Père, pardonne-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font» (Lc 23, 34). Jésus prie pour celui qui a été mauvais avec Lui, pour ses bourreaux. L'Évangile spécifie que cette prière a lieu au moment de la crucifixion. C'était probablement le moment de la douleur la plus forte, quand on enfonçait les clous dans les poignets et dans les pieds de Jésus. Là, au comble de la douleur, il parvient au sommet de l'amour: le *pardon* arrive, c'est-à-dire le don à la énième puissance, qui brise le cercle du mal.

En récitant le «Notre Père» au cours de ces journées, nous pouvons demander l'une de ces grâces: vivre nos journées pour la gloire de Dieu, c'est-à-dire vivre avec amour; savoir nous remettre au Père dans les épreuves et dire «papa» au Père et trouver dans la rencontre avec le Père le pardon et le courage de pardonner. Les deux choses vont de pair. Le Père nous pardonne, mais il nous donne le courage de pouvoir pardonner.

Mercredi 24 avril 2019

Nous complétons aujourd'hui la catéchèse sur la cinquième requête du «Notre Père», en nous arrêtant sur l'expression «comme nous-mêmes avons remis à nos débiteurs» (Mt 6, 12) [*ndlr*: dans le Notre Père en français: «Comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés»]. Nous avons vu que c'est le propre de l'homme d'être débiteur devant Dieu: nous avons tout reçu de lui, en termes de nature et de grâce. Notre vie a non seulement été voulue, mais elle a été aimée de Dieu: il n'y a véritablement pas de place pour la vanité lorsque nous joignons les mains pour prier. Dans l'Église, il n'existe pas de «*self made man*», des hommes qui se sont faits seuls. Nous sommes tous redevables envers Dieu et envers de nombreuses personnes qui nous ont offert des conditions de vie favorables. Notre identité se construit à partir du bien reçu. Le premier est la vie.

Celui qui prie apprend à dire «merci». Et nous, nous oublions souvent de dire «merci», nous sommes égoïstes. Celui qui prie apprend à dire «merci» et demande à Dieu d'être bienveillant avec lui. Malgré tous nos efforts, il reste toujours une dette insolvable devant Dieu, que nous

ne pourrons jamais rembourser: Il nous aime infiniment plus que nous ne l'aimons. Et puis, malgré tous nos efforts pour vivre selon les enseignements chrétiens, il y aura toujours dans notre vie quelque chose dont demander pardon: pensons aux jours passés dans la paresse, aux moments où la rancœur a occupé notre cœur, etc. Ce sont ces expériences, malheureusement qui ne sont pas rares, qui nous font implorer: «Seigneur, Père, remets-nous nos dettes». C'est ainsi, que nous demandons pardon à Dieu.

A bien y penser, l'invocation pouvait aussi se limiter à cette première partie; elle aurait été belle. Au lieu de cela, Jésus la renforce par une deuxième expression qui ne fait qu'un avec la première. La relation de bienveillance verticale de la part de Dieu se reflète et est appelée à se traduire dans une relation nouvelle que nous vivons avec nos frères: une relation horizontale. Le bon Dieu nous invite à être tous bons. Les deux parties de l'invocation sont liées par une conjonction impitoyable: nous demandons au Seigneur de nous remettre nos dettes, nos péchés, «comme» nous pardonnons à nos amis, aux personnes qui vivent avec nous, à nos voisins, aux personnes qui nous ont fait quelque chose de mal.

Tout chrétien sait qu'il existe pour lui le pardon des péchés, cela, nous le savons tous: Dieu pardonne tout et il pardonne toujours. Quand Jésus raconte à ses disciples le visage de Dieu, il le décrit par des expressions de tendre miséricorde. Il dit qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour une foule de justes qui n'ont pas besoin de conversion (cf. Lc 15, 7.10). Rien dans les Evangiles ne laisse penser que Dieu ne pardonne pas les péchés de ceux qui sont bien disposés et demandent à être ré-embrassés.

Mais la grâce de Dieu, si abondante, est toujours un défi. Qui a beaucoup reçu doit apprendre à beaucoup donner et ne pas garder uniquement pour lui ce qu'il a reçu. Qui a beaucoup reçu doit apprendre à beaucoup donner. Ce n'est pas un hasard si l'Evangile de Matthieu, immédiatement après avoir offert le texte du «Notre Père», parmi les sept expressions utilisées, s'arrête pour souligner précisément celle du pardon fraternel: «Si vous remettez aux hommes leurs manquements votre Père céleste vous remettra aussi; mais si vous ne remettez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous remettra pas vos manquements» (Mt 6, 14-15). Comme c'est fort! Je pense: parfois, j'ai entendu des gens dire: «Je ne pardonnerai jamais cette personne! Je ne pardonnerai jamais ce qu'ils m'ont fait!». Mais si tu ne pardonnes pas, Dieu ne te pardonnera pas. Tu fermes la porte. Réfléchissons si nous sommes capables de pardonner ou si nous ne pardonnons pas. Un prêtre, alors que j'étais dans l'autre diocèse, m'a raconté avec angoisse qu'il était allé donner les derniers sacrements à une vieille femme qui était sur le point de mourir. La pauvre femme ne pouvait pas parler. Et le prêtre lui dit: «Madame, vous repentez-vous de vos péchés?» La dame a dit oui; elle ne pouvait pas les confesser, mais elle a dit oui. C'est suffisant. Et encore: «Pardonnez-vous aux autres?» Et la dame, sur son lit de mort, a dit: «Non». Le prêtre est resté dans l'angoisse. Si tu ne pardonnes pas, Dieu ne te pardonnera pas. Réfléchissons, nous qui sommes ici, si nous pardonnons ou sommes capables de pardonner. «Père, je ne peux pas le faire, parce que ces gens m'en ont fait tant!». Mais si tu ne peux pas y arriver, demande au Seigneur de te donner la force de le faire: Seigneur, aide-moi à pardonner. Nous trouvons ici la soudure entre l'amour pour Dieu et l'amour du prochain. L'amour appelle l'amour, le pardon appelle le pardon. Toujours dans Matthieu, nous trouvons une parabole très intense consacrée au pardon fraternel (cf. 18, 21-35). Ecoutons-la.

Il y avait un serviteur qui avait contracté une énorme dette envers son roi: dix mille talents! Une somme impossible à rembourser; je ne sais pas combien cela serait aujourd'hui, mais des centaines de millions. Cependant, le miracle se produit et ce serviteur reçoit non pas un délai

de paiement, mais une amnistie complète. Une grâce inespérée! Or voici que ce même serviteur, immédiatement après, s'acharne contre son frère qui lui doit cent deniers — peu de chose — et, bien que ce soit une somme accessible, il n'accepte ni excuses, ni supplications. C'est pourquoi, à la fin, le maître le rappelle et le fait condamner. Parce que si tu ne t'efforces pas de pardonner, tu ne seras pas pardonné; si tu n'essayes pas d'aimer, tu ne seras pas aimé non plus.

Jésus insère la force du pardon dans les relations humaines. Dans la vie, tout ne se résout pas avec la justice. Non. Surtout là où il faut mettre une limite au mal, il faut que quelqu'un aime au-delà de ce qui est dû pour recommencer une histoire de grâce. Le mal connaît ses vengeances, et s'il n'est pas interrompu, il risque de se propager en étouffant le monde entier.

A la loi du talion — ce que tu m'as fait, je te le rends — Jésus substitue la *loi de l'amour*: ce que Dieu m'a fait, je te le rends! Réfléchissons aujourd'hui, en cette semaine de Pâques si belle, si je suis capable de pardonner. Et si je ne me sens pas capable, je dois demander au Seigneur de me donner la grâce de pardonner, car savoir pardonner est une grâce.

Dieu donne à chaque chrétien la grâce d'écrire une histoire de bien dans la vie de ses frères, en particulier de ceux qui lui ont fait quelque chose de désagréable et de mal. Par une parole, une accolade, un sourire, nous pouvons transmettre aux autres ce que nous avons reçu de plus précieux. Quelle est la chose précieuse que nous ayons reçue? Le pardon, que nous devons être capables de donner aussi aux autres.

Mercredi 1er mai 2019

Nous poursuivons la catéchèse sur le «Notre Père», en arrivant désormais à l'avant-dernière invocation: «Ne nous soumetts pas à la tentation» (Mt 6, 13). Une autre version dit: «Ne nous laisse pas entrer en tentation». Le «Notre Père» commence de manière sereine: il nous fait souhaiter que le grand projet de Dieu puisse s'accomplir parmi nous. Ensuite, il jette un regard sur la vie, et nous fait demander ce dont nous avons besoin chaque jour: notre «pain quotidien». Puis la prière s'adresse à nos relations interpersonnelles, souvent entachées d'égoïsme: nous demandons le pardon et nous nous engageons à le donner. Mais c'est avec cette avant-dernière invocation que notre dialogue avec le Père céleste entre, pour ainsi dire, dans le vif du drame, c'est-à-dire sur le terrain de la confrontation entre notre liberté et les pièges du malin.

Comme on le sait, l'expression originale grecque contenue dans les Evangiles est difficile à rendre de manière exacte, et toutes les traductions modernes sont un peu «boîteuses». Nous pouvons cependant converger sur un élément de manière unanime: quelle que soit la manière dont on comprend le texte, nous devons exclure le fait que Dieu est le responsable des tentations qui pèsent sur le chemin de l'homme. Comme si Dieu lui-même était aux aguets pour tendre des pièges et des guets-apens à ses enfants. Une interprétation de ce genre est tout d'abord en contraste avec le texte lui-même, et elle est loin de l'image de Dieu que Jésus nous a révélée. N'oublions pas: le «Notre Père» commence par «Père». Et un père ne tend pas des pièges à ses enfants. Les chrétiens n'ont pas affaire avec un Dieu envieux, en compétition avec l'homme, ou qui s'amuse à le mettre à l'épreuve. Ce sont là les images de nombreuses divinités païennes. Nous lisons dans la lettre de Jacques apôtre: «Que nul, s'il est éprouvé, ne dise: "C'est Dieu qui m'éprouve". Dieu en effet n'éprouve pas le mal, il n'éprouve non plus personne» (1, 13). C'est plutôt le contraire: le Père n'est pas l'auteur du mal, à aucun enfant

qui demande un poisson il ne donne un serpent (cf. Lc 11, 11) — comme Jésus l’enseigne — et quand le mal se présente dans la vie de l’homme, il combat à ses côtés, pour qu’il puisse en être libéré. Un Dieu qui combat toujours pour nous, non contre nous. C’est le Père! C’est dans ce sens que nous prions le «Notre Père».

Ces deux moments — l’épreuve et la tentation — ont été mystérieusement présents dans la vie de Jésus lui-même. Dans cette expérience, le Fils de Dieu est entièrement devenu notre frère, d’une manière qui est presque un scandale. Et ce sont précisément ces passages évangéliques qui nous démontrent que les invocations les plus difficiles du «Notre Père», celles qui terminent le texte, ont déjà été exaucées: Dieu ne nous a pas laissés seuls, mais en Jésus, il se manifeste comme le «Dieu avec nous», jusqu’aux conséquences les plus extrêmes. Il est avec nous quand il nous donne la vie, il est avec nous au cours de la vie, il est avec nous dans la joie, il est avec nous dans les épreuves, il est avec nous dans la tristesse, il est avec nous dans les défaites, quand nous péchons, mais il est toujours avec nous, parce qu’il est Père et ne peut pas nous abandonner.

Si nous sommes tentés d’accomplir le mal, en refusant la fraternité avec les autres et en désirant un pouvoir absolu sur tout et tous, Jésus a déjà combattu cette tentation pour nous: les premières pages de l’Evangile en attestent. Immédiatement après avoir reçu le baptême de Jean, au milieu de la foule des pécheurs, Jésus se retire dans le désert et est tenté par satan. C’est ainsi que commence la vie publique de Jésus, par la tentation qui vient de Satan. Satan était présent. Beaucoup de gens disent: «Mais pourquoi parler du diable qui est une chose antique? Le diable n’existe pas». Mais regarde ce que t’enseigne l’Evangile: Jésus a été confronté au diable, il a été tenté par satan. Mais Jésus repousse toute tentation et il en sort victorieux. L’Evangile de Matthieu a une note intéressante qui termine le duel entre Jésus et l’Ennemi: «Alors le diable le quitte. Et voici que des anges s’approchèrent, et ils le servaient» (4, 11).

Mais également au temps de l’épreuve suprême, Dieu ne nous laisse pas seuls. Quand Jésus se retire pour prier au Gethsémani, son cœur est envahi par une angoisse indicible — c’est ce qu’il dit aux disciples — et Il fait l’expérience de la solitude et de l’abandon. Seul, avec la responsabilité de tous les péchés du monde sur ses épaules; seul, avec une angoisse indicible. L’épreuve est tellement déchirante qu’il se produit quelque chose d’inattendu. Jésus ne mendie jamais d’amour pour lui-même, pourtant au cours de cette nuit, il sent son âme triste à en mourir, et alors il demande la proximité de ses amis: «Demeurez ici et veillez avec moi!» (Mt 26, 38). Comme nous le savons, les disciples, alourdis par une torpeur causée par la peur, s’endorment. Au moment de l’agonie, Dieu demande à l’homme de ne pas l’abandonner, et en revanche l’homme dort. Au moment où l’homme connaît son épreuve, Dieu en revanche veille. Dans les moments les plus durs de notre vie, dans les moments de plus grande souffrance, dans les moments les plus angoissants, Dieu veille avec nous, Dieu lutte avec nous, il est toujours proche de nous. Pourquoi? Parce qu’il est Père. C’est ainsi que nous avons commencé la prière: «Notre Père». Et un père n’abandonne jamais ses enfants. Cette nuit de douleur de Jésus, de lutte, est le dernier sceau de l’Incarnation: Dieu descend pour nous rencontrer dans nos abîmes et des les tribulations qui parsèment l’histoire.

C’est notre réconfort à l’heure de l’épreuve: savoir que cette vallée, depuis que Jésus l’a traversée, n’est plus désolée, mais qu’elle est bénie par la présence du Fils de Dieu. Lui ne nous abandonnera jamais!

Eloigne donc de nous, ô Dieu, le temps de l'épreuve et de la tentation. Mais quand ce temps arrivera pour nous, Notre Père, montre-nous que nous ne sommes pas seuls. Tu es le Père. Montre-nous que le Christ a déjà pris sur lui également le poids de cette croix. Montre-nous que Jésus nous appelle pour la porter avec Lui, en nous abandonnant avec confiance à ton amour de Père. Merci.

Mercredi 15 mai 2019

Nous voici enfin arrivés à la septième demande du «Notre Père»: «Mais délivre-nous du mal» (Mt 6, 13b).

Par cette expression, celui qui prie demande non seulement de ne pas être abandonné au moment de la tentation, mais il supplie également d'être libéré du mal. Le verbe grec original est très fort: il évoque la présence du malin qui cherche à nous attraper et à nous mordre (cf. 1 P 5, 8) et dont on demande à Dieu la libération. L'apôtre Pierre dit également que le malin, le diable, tourne autour de nous comme un lion furieux, pour nous dévorer, et nous, nous demandons à Dieu de nous libérer.

Par cette double supplication: «Ne nous abandonne pas» et «libère-nous», apparaît une caractéristique essentielle de la prière chrétienne. Jésus enseigne à ses amis à placer l'invocation du Père avant toute chose, également et en particulier dans les moments où le malin fait sentir sa présence menaçante. En effet, la prière chrétienne ne ferme pas les yeux sur la vie. C'est une prière filiale mais pas une prière infantile. Elle n'est pas subjuguée par la paternité de Dieu au point d'oublier que le chemin de l'homme est semé de difficultés. S'il n'y avait pas les derniers versets du «Notre Père» comment les pécheurs, les persécutés, les désespérés, les mourants pourraient-ils prier? La dernière pétition est précisément notre pétition quand nous serons à la limite, toujours.

Il existe un mal dans notre vie, qui est une présence incontestable. Les livres d'histoire sont le catalogue désolant du fait que notre existence dans ce monde a souvent été une aventure pleine d'échecs. Il y a un mal mystérieux, qui n'est assurément pas l'œuvre de Dieu, mais qui pénètre de manière silencieuse dans les plis de l'histoire. Silencieux comme le serpent qui porte le venin silencieusement. Dans certains moments, il semble prendre le dessus: certains jours sa présence semble même plus claire que celle de la miséricorde de Dieu.

L'orant n'est pas aveugle, et il voit clairement devant ses yeux ce mal si encombrant, et tellement en contradiction avec le mystère de Dieu lui-même. Il l'aperçoit dans la nature, dans l'histoire et même dans son cœur. Car il n'y a personne parmi nous qui puisse dire être exempt du mal, ou tout au moins ne pas être tenté par lui. Nous savons tous ce qu'est le mal; nous savons tous ce qu'est la tentation; nous avons tous fait l'expérience dans notre chair de la tentation, de chaque péché. Mais c'est le tentateur qui nous anime et qui nous pousse au mal, en nous disant: «Fais cela, pense cela, prends cette route».

Le dernier cri du «Notre Père» est lancé contre ce mal «aux larges bords», qui garde sous son parapluie les expériences les plus diverses: les deuils de l'homme, la douleur innocente, l'esclavage, l'instrumentalisation de l'autre, les pleurs des enfants innocents. Tous ces événements protestent dans le cœur de l'homme et deviennent voix dans la dernière parole de la prière de Jésus.

C'est précisément dans les récits de la passion que certaines expressions du «Notre Père» trouvent leur écho le plus impressionnant. Jésus dit: «Abba Père! Tout t'est possible: éloigne de moi cette coupe; pourtant, pas ce que je veux, mais ce que tu veux!» (Mc 14, 36). Jésus fait jusqu'au bout l'expérience d'être transpercé par le mal. Non seulement la mort, mais la mort sur la croix. Non seulement la solitude, mais également le mépris, l'humiliation. Non seulement l'animosité, mais aussi la cruauté, l'acharnement contre Lui. Voilà ce qu'est l'homme: un être voué à la vie, qui rêve de l'amour et du bien, mais qui ensuite s'expose lui-même et ses semblables au mal, au point que nous pourrions être tentés de désespérer de l'homme.

Chers frères et sœurs, ainsi le «Notre Père» ressemble à une symphonie qui demande à s'accomplir en chacun de nous. Le chrétien sait combien le pouvoir du mal est écrasant et, dans le même temps, il fait l'expérience du fait que Jésus, qui n'a jamais cédé à ses flatteries, est de notre côté et vient à notre aide.

Ainsi, la prière de Jésus nous laisse le plus précieux des héritages: la présence du Fils de Dieu qui nous a libérés du mal, en luttant pour le convertir. A l'heure du combat final, il intime à Pierre de remettre l'épée dans son fourreau, il assure le paradis au voleur repent, à tous les hommes qui étaient autour de lui, inconscients de la tragédie qui se jouait, il offre une parole de paix: «Père, pardonne-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font» (Lc 23, 34).

Du pardon de Jésus sur la croix naît la paix, la vraie paix vient de la croix: elle est un don du Ressuscité, un don que nous donne Jésus. Pensez que le premier salut de Jésus ressuscité est «paix à vous», paix à vos âmes, à vos cœurs, à vos vies. Le Seigneur nous donne la paix, il nous donne le pardon, mais nous devons demander: «Libère-nous du mal», pour ne pas tomber dans le mal. Telle est notre espérance, la force que nous donne Jésus ressuscité, qui est ici, parmi nous: il est ici. Il est ici avec cette force qu'il nous donne pour aller de l'avant, et il nous promet de nous libérer du mal.

Nous concluons aujourd'hui le cycle de catéchèses sur le «Notre Père». Nous pouvons dire que la prière chrétienne naît de l'audace d'appeler Dieu du nom de «Père». C'est la racine de la prière chrétienne: dire «Père» à Dieu. Mais il faut du courage! Il ne s'agit pas tellement d'une formule, mais plutôt d'une intimité filiale dans laquelle nous sommes introduits par la grâce: Jésus est le révélateur du Père et fait de nous ses proches. «Jésus ne nous laisse pas une formule à répéter machinalement. Comme pour toute prière vocale, c'est par la Parole de Dieu que l'Esprit Saint apprend aux enfants de Dieu à prier leur Père» (*Catéchisme de l'Eglise catholique*, n. 2766). Jésus lui-même a utilisé différentes expressions pour prier le Père. Si nous lisons avec attention les Evangiles, nous découvrons que ces expressions de prière qui se dessinent sur les lèvres de Jésus rappellent le texte du «Notre Père».

Par exemple, pendant la nuit du Gethsémani, Jésus prie de cette manière: «Abba Père! tout t'est possible: éloigne de moi cette coupe; pourtant, pas ce que je veux, mais ce que tu veux!» (Mc 14, 36). Nous avons déjà rappelé ce texte de l'Evangile de Marc. Comment ne pas reconnaître dans cette prière, bien que brève, une trace du «Notre Père»? Au milieu des ténèbres, Jésus invoque Dieu par le nom d'«Abba», avec une confiance filiale et, bien que ressentant la peur et l'angoisse, il demande que sa volonté soit faite.

Dans d'autres passages de l'Evangile, Jésus insiste avec ses disciples, pour qu'ils cultivent un esprit de prière. La prière doit être insistante, et surtout elle doit contenir le souvenir de nos frères, en particulier quand nous vivons des rapports difficiles avec eux. Jésus dit: «Et quand

vous êtes debout en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, remettez-lui, afin que votre Père qui est aux cieux vous remette aussi vos offenses» (Mc 11, 25). Comment ne pas reconnaître dans ces expressions l'assonance avec le «Notre Père»? Et les exemples pourraient être nombreux, pour nous aussi.

Dans les écrits de saint Paul, nous ne trouvons pas le texte du «Notre Père», mais sa présence apparaît dans cette synthèse merveilleuse où l'invocation du chrétien se condense en un seul mot: «Abbà!» (cfr. Rm 8, 15; Ga 4, 6).

Dans l'Évangile de Luc, Jésus satisfait pleinement à la demande des disciples qui, le voyant souvent s'isoler et se plonger dans la prière, se décident un jour à lui demander: «Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean l'a appris à ses disciples» (11, 1). Et alors le Maître leur enseigna la prière au Père.

En considérant le Nouveau Testament dans son ensemble, on voit clairement que le premier protagoniste de chaque prière chrétienne est l'Esprit Saint. Mais n'oublions pas cela: le protagoniste de chaque prière chrétienne est l'Esprit Saint. Nous ne pourrions jamais prier sans la force de l'Esprit Saint. C'est lui qui prie en nous et il nous pousse à bien prier. Nous pouvons demander à l'Esprit qu'il nous enseigne à prier, parce qu'Il est le protagoniste, celui qui fait la vraie prière en nous. C'est Lui qui souffle dans le cœur de chacun de nous, qui sommes disciples de Jésus. L'Esprit nous rend capables de prier comme des enfants de Dieu, tels que nous le sommes réellement par le baptême. L'Esprit nous fait prier dans le «sillon» que Jésus a tracé pour nous. C'est le mystère de la prière chrétienne: par la grâce, nous sommes attirés dans ce dialogue d'amour de la Très Sainte Trinité.

Jésus priait ainsi. Quelquefois il a utilisé des expressions qui sont certainement très éloignées du texte du «Notre Père». Pensons aux premières paroles du psaume 22, que Jésus prononce sur la croix: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (Mt 27, 46). Le Père céleste peut-il abandonner son Fils? Assurément pas. Pourtant, l'amour pour nous, pécheurs, a conduit Jésus jusque là: jusqu'à faire l'expérience de l'abandon de Dieu, de son éloignement, parce qu'il a pris sur lui tous nos péchés. Mais même dans le cri d'angoisse, il reste «*Mon Dieu, mon Dieu*». Dans ce «mon», il y a le noyau de la relation avec le Père, il y a le noyau de la foi et de la prière.

Voilà pourquoi, à partir de ce noyau, un chrétien peut prier dans chaque situation. Il peut réciter toutes les prières de la Bible, des psaumes en particulier; mais il peut également prier avec les nombreuses expressions qui, pendant des millénaires d'histoire, ont jailli du cœur des hommes. Et ne cessons jamais de parler au Père de nos frères et sœurs en humanité, pour qu'aucun d'eux, les pauvres en particulier, ne reste sans un réconfort et une part d'amour.

Au terme de cette catéchèse, nous pouvons répéter cette prière de Jésus: «Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits» (Lc 10, 21). Pour prier nous devons nous faire petits, pour que l'Esprit Saint vienne en nous et que ce soit Lui qui nous guide dans la prière.